



LICAM
BRÈCHE

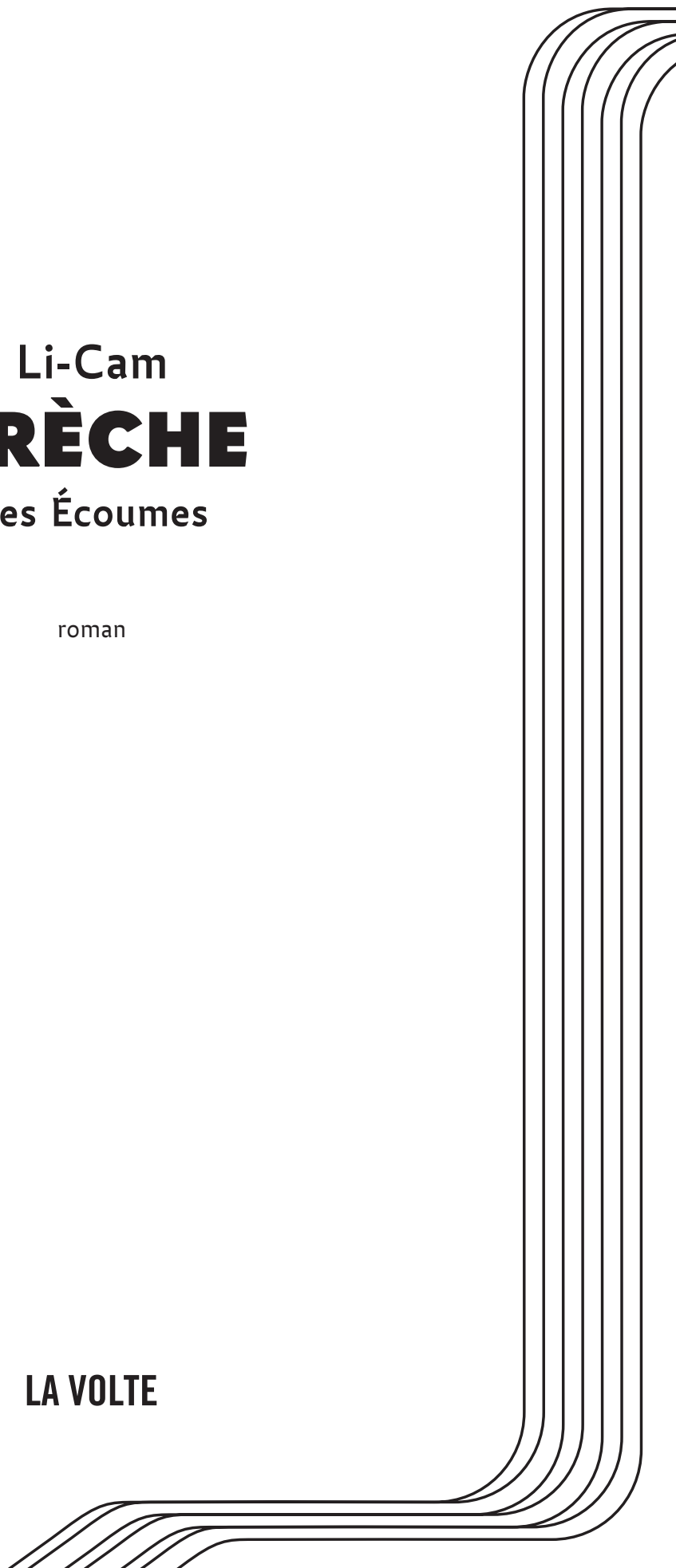
LA VOLTE

BRÈCHE

Li-Cam
BRÈCHE
Les Écumes

roman

LA VOLTE



L'avenir de l'humanité n'a d'intérêt que vu d'en bas.
Bertold Brecht

N
o
u
s

a
v
o
n
s

t
o
u
s

b
e
s
o
i
n

d'
u
n
e

O
A
S
I
S

À la place des potagers permacoles émerge lentement la vision des parkings qui les ont précédés, le bitume assombri par des taches d'huile de moteur, des lignes dont la peinture s'estompe en raison du manque d'entretien, et quelques arbres fatigués dispensant une ombre maigrelette. Je ne saurais dire si je me souviens ou si l'araignée me joue des tours. Mais à y réfléchir plus avant, en admettant que j'en sois capable aujourd'hui, je n'habite le bat que depuis quelques années ; les potagers étaient déjà là à mon arrivée, j'en suis presque certaine.

Ce n'est donc pas un souvenir. C'est autre chose. Et cette autre chose m'angoisse.

Elle me ramène à cette vilaine bestiole avec autant d'yeux que de pattes qui tisse une toile gluante et bien trop complexe dans ma tête.

Flageolante, je m'éloigne de la fenêtre et ferme les rideaux occultants marron à fleurs orange. Le mirage des parkings s'accroche à mon regard, il me semble même pouvoir sentir la puanteur qu'exhale le macadam quand il fait trop chaud.

Je me dis, en me méfiant de cette pensée saugrenue, que le temps glisse à rebours. Je me méfie car il m'arrive souvent de prendre mes idées, y compris les plus bizarres, pour des vérités.

Mon bureau est en désordre, couvert des pages arrachées de mes cahiers. Je ne sais plus pourquoi. Qu'ai-je donc fait ces dernières heures ? Je cherche dans ma mémoire et ne trouve qu'une béance emplie par la toile opaque de l'oubli.

Un vertige existentiel me gagne, une sorte de long tremblement intérieur. J'ai souvent l'impression d'avoir oublié quelque chose

d'important, à moins que ce ne soit pas encore arrivé. Je me sens comme au bord d'un gouffre où le sens aurait chuté par inadvertance. Le sens ou l'ordre des choses.

*(Le cœur du temps bat comme un tambour trop lent.
La peau tendue amortit le passage des heures perdues.)*

Je m'approche de mon bureau, consulte mes notes et découvre qu'un grand nombre se contentent de mentionner inlassablement mon prénom : Bella.

Bella partout, tout le temps. Bella en guise de brique essentielle dans l'édifice branlant de la réalité.

Bella

Bella Bella

Bella

Bella

Plus je lis mon prénom, plus il me semble étranger. Cinq lettres et deux syllabes. Deux « L » ou deux ailes accomplissant un vol maladroit qui finit sur la première lettre de l'alphabet, l'onomatopée de la satisfaction. Aaaah ! Une suite de signes. Un vulgaire dessin. Même pas joli en dépit de sa signification.

Qui est donc cette Bella ?

Oui, tiens, qui est-elle ?

Une ex-prof d'histoire obnubilée par la pestilence. Une épouse aimante. Une vieille dame obsédée par le temps. Une femme araignée.

La panique s'empare de moi. Je ramasse prestement les feuillets et les jette dans la corbeille qui contient déjà beaucoup de papiers roulés

en boule ou déchirés. Je me souviens pourtant de l'avoir vidée hier... ou ce matin.

Effarée, je me prends la tête entre les mains et me mets à crier.

Un cri bref. Aigu. Une déchirure brutale dans la trame du réel.

Alerté, Sandro fait irruption dans la pièce. Il me paraît tellement jeune avec ses cheveux bruns, sa peau lisse au teint lumineux et ses yeux pétillants d'espièglerie. Je contemple ce jeune homme à la fière allure. L'amour de ma vie. Celui qui prend soin de moi. Celui qui m'aime malgré tout. Celui que j'aime de tout mon cœur. Mon repère dans le réel. Hésitant, il reste sur le seuil. Je peux lire la peur dans ses yeux et ce constat me peine énormément. Ceux qui nous aiment ne devraient pas avoir peur de nous. La peur est le contraire de l'amour. La peur éloigne au lieu de rapprocher. Elle fait fuir, elle rend tout effort de compréhension impossible. La peur mène au repli et à la solitude.

Sandro s'adresse à moi avec une grande douceur.

– Qu'y a-t-il, ma drôle ?

Ce petit nom si doux à mes oreilles m'incite à lui répondre. Je dois me concentrer pour retenir les mots dans ma bouche. Que pourrais-je donc dire ? Que le temps glisse à rebours ? Certainement pas.

C'est une chose d'avoir des idées folles, c'en est une autre de délirer à voix haute.

– Tu donnes un cours cet après-midi, non ?

Quelque chose de mystérieux se remet en place dans ma tête cabossée. Mon bureau est à peu près rangé, la corbeille est vide et le visage de mon époux arbore de nouveau les rides qui se creusent sous le poids des années. Il reste bien quelques piles de livres au sol et des vieux documents dont je pensais m'être débarrassée, mais rien que je ne puisse dater précisément, rien de vraiment angoissant. Je retrouve un semblant de calme en m'accrochant à des idées concrètes, des faits connus, tangibles, partagés par tous.

Depuis que l'État s'est effondré, il y a près d'une dizaine d'années, je donne des cours de français à des gamins du quartier en échange de nourriture.

Sandro, lui, jardine et fait quelques petits travaux, ici et là, dans le bat. Un autre temps nous aurait permis tous deux d'être à la retraite. Retraite, le mot me paraît saugrenu, embarrassant même. De quel retrait s'agit-il ? Un retrait du monde du travail. Un retrait du monde tout court. La notion me ramène aussi au passé. Au temps. À tout ce qui a changé ces dernières années. À l'impermanence de ce qui est. À l'araignée.

– Tu veux qu'on descende au bar sauvage ?

Je n'en ai pas vraiment envie – je n'aime pas voir des gens quand ma relation à la réalité se complique – mais j'acquiesce.

Sandro me sourit.

Que ne ferait-on pas, parfois, pour un sourire ?

(Oh sourire, tu relativises le pire !)

J'ôte mon pantalon de survêtement troué aux genoux et passe un jean en meilleur état, posé sur ma chaise de bureau depuis des semaines, depuis la dernière fois que je suis sortie de chez nous. Je cherche du regard ma paire de baskets. Ne la trouvant pas, je demande à mon mari de m'aider. Il déniche mes chaussures dans l'entrée. Je l'entends revenir vers le bureau d'un pas rapide. Sans entrer, comme si le seuil figurait une barrière infranchissable, il me tend mes baskets en me servant toujours le même sourire, qu'il veut rassurant, mais qui ne cesse de m'inquiéter.

Sandro a peur, peur pour moi ou peur de moi, ça revient au même et ça me trouble énormément. Je ne suis pas dangereuse au sens où je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit ; en revanche, quand c'est l'araignée qui tisse mes idées, elles tiennent souvent de l'insensé et de l'effroyable. L'araignée montre, contre mon gré, ma psyché dans sa nudité la plus crue ; transgression effroyable des conventions sociales rendant difficile toute appartenance, toute identification.

J'enfile mes chaussures sans prendre la peine de faire mes lacets. Le couloir est étroit et sombre, dépourvu de fenêtre. Comme une enfant craignant le noir, je me dépêche d'atteindre la porte d'entrée. Sandro est déjà sur le palier, toujours aussi souriant. *Oh sourire, tout s'éclaire sous ton empire...* Des avocats et des manguiers en pot grimpent jusqu'au plafond, sous la rude clarté d'un duo de néons datant d'un autre âge. Les murs sont sales, couverts de graffiti ternis par les années, peintures rupestres modernes. La porte de l'ascenseur a disparu, laissant place à un rectangle sombre donnant sur le vide.

Le bat est un ancien HLM dont les appartements, devenus des parts, ont été attribués par la ville à titre gratuit pour protéger les plus fragiles en prévision de la faillite annoncée de l'État. Nous ne payons que les charges : l'eau et l'entretien des piles de stockage d'électricité. L'entretien des parties communes, quant à lui, est au-dessus des moyens des habitants et des habitantes depuis près d'une décennie. Le bat se dégrade avec le temps... Tout comme nous. Tout comme tous les ouvrages humains.

Sandro et moi prenons les escaliers de secours, dont les murs n'ont rien à envier à ceux du palier. Je n'ai jamais vécu dans un squat, mais c'est ce que m'évoquent les parties communes du bat. Le sol est jonché de détritrus, du papier essentiellement et quelques bouteilles vides. Personne ne s'est pris de passer le balai depuis bien longtemps. Je me dis que c'est peut-être mon tour- il faudrait que je vérifie – mais il se pourrait que l'idée me sorte de la tête comme ça m'arrive souvent. Ces derniers mois, l'araignée tamise mes pensées et mes souvenirs avec un entrain qui ne se dément jamais.

Il est inutile de se demander si les plus fervents adeptes de la peste étaient atteints de troubles psychiques. Cette explication trop facile ne rend pas compte de la complexité de l'âme humaine. Hannah Arendt parlait de la banalité du mal, exprimant ainsi que la peste n'a rien d'exceptionnel. Le

concept de banalité du mal est terrifiant car il rend compte de la terrible fragilité de nos sociétés. La peste se tient toujours en embuscade, dans l'attente d'un moment de faiblesse de nos institutions pour corrompre insidieusement les esprits. Pour s'en prémunir, il faut être vigilant et ne pas craindre de penser contre soi-même. Pour s'en prémunir, il faut se faire violence. La peste se propage à une vitesse folle, en quelques années seulement. Si on n'y prend pas garde, on se réveille un matin et ça sent mauvais partout. La peste a gagné sans même qu'on l'ait vue progresser.

Nous débouchons dans le hall d'entrée du bat où s'est installé un bar sauvage. Des poufs, quelques piles de cagettes et une grande table sur tréteaux où trônent des thermos, des carafes de verre terne, des bouteilles de bière artisanale et diverses tartes aux fruits. Sur l'un des murs, les rangées de boîtes aux lettres éventrées ont été réagencées en bibliothèque où s'entassent des vieux livres, surtout des bandes dessinées, et des jeux de société en piteux état.

Ici aussi, les murs sont couverts de graffiti. Des tags colorés aux lettres déliées, parfois couverts par une affichette en noir et blanc annonçant un concert ou un DJ set dont la date est passée depuis des mois.

Sandro fait signe à un homme, un peu plus jeune que nous, que je ne reconnais pas. Peut-être l'ai-je déjà croisé ? Sa tête ne me dit rien. Il est assis sur un pouf, devant une bouteille de bière dont le goulot mousse un peu, et porte des lunettes de vue dont un verre est légèrement fendu. Sandro me lance un regard interrogatif. J'acquiesce, toujours incapable de parler de peur que mes dires ne prennent la forme d'une logorrhée insensée.

Mussolini se faisait appeler le Duce, « le guide » en italien. Il a inventé la peste dans les années 20 du siècle

dernier, profitant d'un moment de doute de la société. C'était un petit homme au menton carré, qui se tenait toujours la tête haute et la poitrine en avant. Il n'avait que les mots force et grandeur à la bouche. C'était un homme animé par une énorme ambition et une très grande agressivité, l'archétype de ce que l'on appellera bien plus tard la masculinité toxique. Le Duce s'identifiait à l'Italie tout entière. Il était l'Italie. Il était l'Italie ayant retrouvé sa vigueur virile et toute sa grandeur.

Sandro s'assoit aux côtés de l'homme. Je l'imité.

– Je te présente Henry, annonce mon mari.

– On vous voit pas souvent, M'dame.

C'est un constat. Pas une question. Et il est vrai que je sors rarement pour éviter le trop-plein de sensations. Devant mon silence, Henry dévisage mon mari, sans oser en dire plus.

Je me sens mal. Des petites touffes d'herbe frétilent comme des anguilles entre les dalles du sol. Elles grésillent, elles crépitent tels des feux de Bengale un soir de fête. Me doutant qu'elles ne sont pas vraiment là, que les yeux trop nombreux de l'araignée me font voir des choses qui n'existent pas, j'essaie de ne pas leur accorder trop d'intérêt.

(Souvent l'œil de l'âme en fait tout un drame.)

Sandro et Henry discutent. Mon mari rappelle qu'avant la crise, j'étais professeure d'histoire. Ça me paraît remonter à une éternité.

– Tu as entendu parler de la Nouvelle République ? demande Henry à mon mari.

J'ignore de quelle république il s'agit. J'ai cessé de compter depuis que la Sixième République a fait ses cartons.

Tout va très vite désormais, dans des tentatives d'adaptation qui débouchent sans cesse sur des échecs. Dans ce maelström

d'évènements, une chose en chasse une autre, tout passe, tout s'oublie et à peine apparu, tout semble déjà à l'agonie.

– J'aime bien Rivière, même si je comprends pas tout son discours sur la Vivante.

– Moi aussi, répond mon époux.

J'ai déjà entendu parler de cette Rivière, elle plaide pour la protection de la Vivante non humaine. Enfin, je crois. Elle est apparue sur le réseau gratuit, il y a un an. J'essaye de me concentrer sur la conversation mais je n'y parviens pas. Une des boîtes aux lettres attire mon attention. À la différence des autres, elle possède encore une porte où une plaque arbore mon prénom.

B e l l a

Une impulsion me pousse à me lever, mais je lui résiste.

Un clignement un peu appuyé des paupières, et la plaque a la politesse de disparaître sans plus de drame. Plus la peine d'aller vérifier si elle porte bien mon prénom. Encore un mirage, l'autre nom de l'hallucination. Sur l'instant, je crois ces apparitions réelles, ce n'est que quand elles s'effacent que je les reconnais pour ce qu'elles sont. Des productions de l'araignée. Des hoquets de l'esprit.

– Elle remet ces ordures de trillionnaires à leur place. Comment elle les appelle déjà ? Ah oui, les Ogres ! Elle dit qu'ils dévorent la Terre. Chou ! Elle a vrai raison.

Henry parle fort. Il me fatigue.

– Les Ogres dévorent aussi le futur de leurs enfants, place mon époux.

À la mention du futur, mon estomac se serre. À quoi ressemblerait le futur si le temps glisse à rebours ?

(Le futur n'est qu'une idée, personne ne joue aux dés.)

– Elle dit aussi que les Ogres sont tous des hommes. Elle a raison, c'est que des hombies, ces vautours ! Ça crève les yeux ! Tu bèves quoi ?

– Comme toi.

– Et vous, M'dame ?

Je me tourne vers le buffet improvisé afin de me faire une idée de ce dont j'ai envie. Je me concentre de toutes mes forces et prononce péniblement quelques mots.

– Un jus de fruits.

Ma voix est monocorde. Distante. Froide.

Je ne l'aime pas. Je n'aime pas ce qu'elle dit de mon état. Je suis si fatiguée que je ne parviens même pas à donner du relief à ma voix, un peu de cette mélodie empreinte d'humanité qui adoucit les relations.

Sandro me dévisage longuement.

– J'y vais, me souffle-t-il en posant une main sur mon épaule.

Puis il se lève.

Je ne veux pas qu'il s'éloigne. Je ne veux pas qu'il me laisse seule avec cet homme que je ne connais pas et que je pourrais effrayer d'une phrase sortie de tout contexte.

– Ma sis dit qu'elle connaît Rivière. Ç'a toujours été une vraie mentrice, ma sis.

Henry me sourit. Ses yeux brillent d'amusement, je crois.

Je me tourne vers Sandro, occupé à me servir un verre de jus d'orange.

– Vous avez déjà vu une des vids de Rivière ?

Je nie de la tête, le regard accroché à Sandro qui revient vers nous.

– Vous devriez, elles sont très pédagos, continue Henry. Même pas besoin de s'abonner, elles sont en accès libre sur le réseau gratis. C'est rare de nos jours où tout le monde cherche un peu de monnaie à vivote.

Mon époux pose un verre de jus d'orange devant moi et se rassoit. Il rapproche son pouf du mien, en me couvant d'un regard plein de sollicitude. Je me penche un peu vers lui, attirée comme par un aimant.

– On boit un coup et on remonte, me dit-il pour me rassurer.

L'homme continue de deviser sans interruption. Parfois, Sandro glisse un mot au sein de son monologue. Je contemple mon verre vide alors que je ne l'ai pas touché.

Tout en ce monde me rappelle que je suis Bella, mais je ne suis pas certaine que ce soit mon prénom.

D'une manière générale, je peine à exister.

– Ne t'énerve pas, Walter !

– Tous des abrutis ! Des culs de babouins !

Mes mots ont dépassé ma pensée, je n'ai rien contre les babouins, quoiqu'il paraît qu'ils ont mauvais caractère. À ma décharge, je ne supporte pas l'idée d'avoir à mettre au vidoir dix ans de travail, juste parce qu'un obscur expert en paperasse inutile ne comprend rien à ce que fait notre labo. À les entendre, nous leur avons coûté des milliards. C'est vrai, des milliards ! Ça devrait justement les porter à réfléchir avant de nous couper encore des crédits !

Lowen me lance un regard plein de reproches qui me rappelle lorsque nous étions amants. Je savais que c'était une mauvaise idée de coucher avec un collègue, je n'en ai pourtant pas tenu compte. Ce n'est pas évident pour un homme de science comme moi de voir sa raison court-circuitée par ses hormones. Mais c'est arrivé. Depuis, ça crée des tensions dans l'équipe. Et ça me pollue la vie.

Je suis assis sur ma chaise de jardin en acier, celle que j'utilise quand j'ai besoin de réfléchir, et Lowen se tient debout devant moi, me toisant de sa stature d'homme raisonnable. Et il me gâche la vue ! Derrière lui, un mur en plomb d'un mètre d'épaisseur abrite ma *wonder* : un ordinateur quantique d'un million de Qbits. Un monstre qui pourrait nous ouvrir un horizon plus vaste que l'univers ! Mais qui, pour l'instant, ne nous a rien ouvert du tout...

Je m'apprêtais à tester un nouvel observateur très prometteur. Et voilà que Lowen m'annonce qu'on nous coupe encore des crédits !

Pour ma part, ça fait déjà des mois que je ne me paye plus, mais je ne peux pas demander à l'équipe d'en faire autant. En dépit de ce que Lowen pense de moi, j'ai des limites, certes assez hautes, et des scrupules, parfois.

À droite du mur en plomb, les écrans de la supervision affichent tous une série de diagrammes complexes et des images qui s'enchaînent à très grande vitesse, des images générées par l'ordinateur quantique et auxquelles nous peinons à trouver un sens. À mes yeux, wonder est un nourrisson qui n'a pas encore appris à parler, mais il se pourrait que ce soit nous qui n'ayons pas réussi à déchiffrer son langage. C'est en tout cas ce que je compte découvrir avec notre nouvel observateur.

Lowen me dévisage. J'imagine que mon silence le surprend quelque peu. Je n'ai pas envie de prolonger cette conversation qui ne nous mènera nulle part, ou disons plutôt qu'elle a toutes les chances de terminer dans un bouge insalubre fait de reproches maculés de mauvaise foi et de noms d'oiseaux.

Je m'ébroue comme un animal récalcitrant, puis je me lève. Ma grande carcasse de quadragénaire sédentaire me rappelle à l'ordre. J'ai mal au dos et aux chevilles d'être resté trop longtemps assis sans bouger sur ma chaise métallique.

– Tu comptes faire quoi ? demande Lowen, se méfiant sans doute de mes réactions.

– Que veux-tu que je fasse ? Je vais tester notre nouvel observateur. On a passé des mois dessus, ce n'est pas pour laisser tomber à quelques jours de sa mise en service.

Lowen fronce les sourcils.

– Il faut que tu présentes un plan d'économies d'ici la fin du mois.

– Ça me laisse plus de quinze jours pour m'en préoccuper.

Cette fois, il soupire et me sers sa mine la plus renfrognée. Je la connais par cœur, elle ne m'atteint plus.

– Tu vas donc me laisser me débrouiller avec nos investisseurs.

– Tu souhaites que je leur parle, c'est ça ?

Silence. Lowen réfléchit. Le fait qu'il puisse envisager sérieusement de me laisser brutaliser ses protégés en dit long sur son désarroi. Son comportement me fait gamberger moi aussi.

– Je t'accorde une semaine.

– Deux. Nous devons laisser sa chance à notre nouvel observateur.

– Je ne te crois plus !

– Promis, si cette fois ça ne marche pas, je réduirai encore les effectifs.

Les yeux de Lowen s'agrandissent d'espoir ou de surprise. Mais il se méfie et je dois bien avouer qu'il a raison.

– Si ton truc ne fonctionne pas, je me chargerai personnellement de congédier encore un ou deux membres de l'équipe.

Je sais qu'il le fera et ça me fout en rogne, mais je me tais. Il fait volte-face d'une manière un peu trop théâtrale pour être naturelle et quitte le laboratoire sans m'adresser un regard. Je l'évacue dès qu'il sort de ma vue et me reconcentre sur mon travail. D'un pas lent, un peu réticent, je m'approche de la supervision et m'empare du filet d'interface neuronale. Une petite merveille de technologie qui évite les implants cérébraux trop invasifs et pas assez sécurisés. Je la pose sur ma tête et passe la sangle autour de mon menton. Je prends une grande inspiration, puis visualise le David de Michel-Ange, ma signature mentale, pour me connecter.

L'IA d'observation ne tarde pas à me saluer.

Bonjour, docteur Graff. Comment allez-vous ?

– Ton verbiage social ne m'intéresse pas. J'imagine que tu n'as toujours pas trouvé de schéma dans les images générées par wonder ?

Vous imaginez bien, docteur. J'ai quelques pistes mais rien de concluant.

– Nous allons effectuer des modifications sur ton anatomie dans quelques jours. Je te conseille de faire le ménage dans tes algos d'ici demain en fin de soirée.

Ce sera fait, docteur.

– Envoie tes pistes dans mon palais mental que je les examine, au cas où.

C'est en cours. Vous trouverez trois séries comportant chacune entre deux et cinq axes. Une des séries se déroule sur environ dix mille images, j'ai pu identifier des patterns mais ils ne débouchent pas sur une logique que je puisse déployer davantage.

– OK, merci.

Je retourne m'installer sur ma chaise et ferme les yeux. Il n'est pas aisé de shifter, le songe lucide accompagné par IA réclame des formes particulières, voire contradictoires, de concentration et de lâcher-prise. Et ma conversation avec Lowen rend l'opération difficile.

Je regarde quelques idées passer, toutes empreintes de colère et de frustration.

Puis je me retrouve dans le grand hall de la galerie de l'Académie de Florence, ce lieu imaginaire où l'admiration et la fascination côtoient une sourde nostalgie. Ce lieu, témoin d'une lointaine époque où tout était encore possible...

Je fais quelques pas dans mon palais mental. Ça frise un peu. Preuve que je ne suis pas assez détendu. Ou concentré. Ou décentré...

Je me campe devant le David de Michel-Ange et contemple ses pieds nus en attendant que l'IA d'observation finisse de m'envoyer ses séries d'images. Je sens comme une tension, et je me tourne lentement. Là où devrait se trouver deux lourdes portes en bois, un écran ondulé et tout en hauteur pend depuis le plafond ; les images se déforment sur sa surface d'un blanc un peu trop éclatant. Tout est mélangé. Des dessins assez réalistes côtoient des trucs abstraits aux couleurs saturées. Ça s'enchaîne vite. Je ressens ce déferlement d'images comme une agression.

Au bout d'un moment, je discerne quelques motifs récurrents. Des arborescences. Des cercles concentriques, des spirales. Rien qui fasse sens à mes yeux.

Je me décide à demander des explications à l'IA d'observation. Et je le regrette immédiatement. Les IA voient des corrélations partout,

mais rares sont celles qui mènent quelque part. Tout du moins pour mes maigres capacités cognitives d'être humain.

Je dois faire un effort pour continuer à contempler les images qui explosent à une vitesse folle.

J'ai ralenti cette série environ dix fois pour que ce ne soit pas trop désagréable pour vous. Vous remarquerez que les formes arborescentes se manifestent souvent et comportent entre cinquante et cent branches. Le nombre de branches va plutôt en diminuant au cours de la série. Concernant les visuels représentant la réalité, on ne trouve pas d'humains, ce sont des plantes ou des minéraux, rarement des animaux, ce qui n'est peut-être pas représentatif sur une série de dix mille images.

Cette information me met quelque peu mal à l'aise.

Il y a un problème avec les couleurs des images composées essentiellement de formes abstraites, elles sont toutes trop saturées et ne comportent jamais la couleur verte alors qu'on la trouve souvent dans les images imitant la réalité. Les spirales sont nombreuses et présentes dans toutes les séries.

Cette fois, ma curiosité est piquée.

– On avait déjà ces spirales, non ?

Oui, mais leur nombre tend à croître.

– Tu tiens peut-être quelque chose. Continue à investiguer. Et prépare-toi pour la mise à jour.

Ce sera fait.

L'écran disparaît, à mon grand soulagement. Tous ces flashes lumineux m'ont agacé les sens.

Je visualise le labo pour sortir en douceur de mon palais mental. Ça frise ou ça glitche un max. C'est hyper-désagréable. Sans compter que le décor tangué fortement.

Et j'ouvre les yeux brusquement, au bord du vertige. Malgré l'entraînement, la sortie de shift est toujours aussi chaotique. Je défais la sangle qui maintient le filet d'interface neuronale et me lève pour le ranger près de la supervision.

BRÈCHE

Soudain, une image me vient. Un graphique biscornu, une image sans doute générée par l'IA d'observation. Si c'est le cas, je me demande pourquoi ce truc me colle aux rétines.

Le graphique arbore des courbes partant dans tous les sens. En faisant appel à ma mémoire photographique, je parviens à lire une légende.

NVRS FLUX

Au lieu de ranger le filet dans sa boîte, je le remets sur ma tête et retourne m'asseoir sur ma chaise de jardin en vue de shifter à nouveau dans mon palais mental.

Dès que je ferme les yeux, la statue du David de Michel-Ange m'accueille avec sa réserve coutumière.



...

La Vivante n'est pas une ressource dont les Ogres peuvent abuser, ce n'est pas leur chose, elle n'est pas à leur disposition. Elle a sa vie propre. Son harmonie bien à elle.

Nombreuses sont les espèces que les Ogres ont assassinées par avidité si bien qu'aujourd'hui la Vivante n'est plus aussi prodigue. À cause de leur appétit sans limite, il fait désormais si chaud que des zones entières de la planète ne sont plus habitables.

Les Ogres ont mangé la Terre.

Leur appétit est insatiable, il leur en faut toujours plus. Toujours plus de profits. Toujours plus de femmes. Toujours plus de chair et de sang. Toujours plus de souffrance. Nous devons nous assurer qu'ils cessent de dévorer l'avenir.

Car il est devenu désormais évident que les Ogres préfèrent l'argent à leurs enfants.

RIVIÈRE



Je m'appelle Donatella, mais toute la clique m'appelle Nati, c'est plus court et ça chante bel à l'oreille. J'habite un stud dans l'un des nombreux bats du quartier Maisons Neuves, le bat B Nord, à côté du bassin où on cultive des plantes d'eau comestibles. Je partage ce stud avec ma mie Ouarda. On se connaît depuis la primaire toutes les deux et on a décidé de s'accoler depuis notre majorité pour recevoir une part de bat qu'on aurait pas pu dégote en solo. Sans ça, j'aurais continué à vivre avec ma mam dans le bat A à me faire gueule dessus à la moindre anicroche.

J'ai vingt ans. J'ai la vita devant moi qu'on me dit. Mais je pige pas de quoi sera fait ce voyage en galère. Les temps sont méchants, méchants avec les jeunes comme moi, ceux qu'ont pas pu faire d'études faute de monnaie. Les jobs sont rares, à part des travaux de peu d'heures payés en toc. Hier, j'ai trimé toute la journée à nettoyer une part dégueulasse et j'ai reçu un kilo de patates pour la peine. Ouarda était contente. Y a de quoi assurer plusieurs dînes, qu'elle a dit. Mais moi, j'ai l'impression de m'être fait moquer rude. Ouarda trime deux fois la semaine dans les nombreux potagers perma des bats en échange de fruits et légumes. Grâce à elle, on gueuletonne à notre faim et équilibré. Grâce à elle, on se débrouille pas trop mauvais.

Quand je fais pas des ménages, je tiens un petit journe avec la clique. Une feuille de chou, comme on disait autrefois, nommée *Les Neuves*, qu'on distribue une fois le mois dans le quartier. Ça m'occupe honnête. On publie des annonces, des témoignages, et on retranscrit les vids de Rivière pour ceux qu'ont pas accès au réseau gratis faute de tech.

On tire à une centaine d'exemplaires, c'est pas fol mais ça suffit. Pour le matos, on se débrouille. L'an dernier, on a trouvé un vieux photocopieur et plein de cartouches d'encre un peu sèches. Je sais pas combien de temps ça fera le job. Quand on aura épuisé l'encre, on essaiera d'en ramasser en passant une annonce sur le réseau. Et si on se plante, on reviendra à l'écriture manuscrite, comme avant. L'huile de main, y a que ça de vero !

J'ai nad de prévu aujourd'hui. J'aurais bien dormi jusque midi mais la folle d'à côté s'est mise à vocifère de bon matin. Bonjour, le réveil en tambour ! Ça m'a fait saute du lit façon grognon.

Ouarda bosse dans les potagers aujourd'hui. Elle m'a laissé un mot sur le frigo me disant qu'il reste des patates à la tomate pour midi.

J'ai nad à fiche et en plus je suis solo pour la journe. Franche, c'est pas la gaîté.

Il reste une goutte de café froid au fond de mon mug, je l'aspire en me tordant le cou vers l'arrière jusqu'à ce que ma nuque craque. Ça me soulage. Je sais pas de quoi.

Pas lavée, je suis encore en pyjama. Il me faut une raison de me bouge. Je me dis que je vais tourner dans le quartier à la recherche d'un article à scribe, de quoi remplir ma journe. Je me glisse sous la douche vite fait. Le robinet couine comme un bébé affamé pendant que je me frotte. Je sors, je m'essuie, j'enfile mon vieux jean et mon kimono à fleurs et je passe les mains dans mes cheveux courts pour les plaquer. Puis j'enfile ma paire d'espadrilles qui me serrent un peu trop car j'ai encore les pieds mouillés. Je chope mon e-note posé sur la table basse du coin salon et je sors du stud pour me tracer un chemin entre les plantes en pot qui pullulent sur le palier. Des feuilles rabougries sont tombées partout sur le sol plein de terre sèche. C'est à la vieille folle de nettoyer les communs de l'étage, mais c'est pas moi qui vais le lui rappeler. Pas envie de croise sa mine de tordue. Son mari, passe encore, mais elle, elle me file trop l'effroi. Elle a les yeux qui brillent comme si elle avait tout le temps la fièvre et elle cligne tellement pas des paupières qu'on dirait un lémurien.

L'ascenseur étant en vrac depuis des mois, je prends les escaliers. Pas plus nets que le palier. Au deuxième, je note deux nouveaux graffs sur les murs, des visages mal dessinés à la peinture, tellement moches que ça me fait ricaner, des visages tellement déformés qu'on dirait des gueules cassées. L'artiste s'est pas donné la peine de les signer, comme je le comprends, ça vaut pas la notoriété. Le bar sauvage du hall est déjà plein à suffoque. Je zigzague entre les gentes qui gaspillent leur salive à parler non-stop de sujets frivoles comme le temps qu'il fait et leurs histoires de fessiers.

Et je sors.

Fait moche. Gris, chaud et humide. Des nuages obèses qui bougent pas, comme cloués dans le ciel à coups de masse. C'est vraiment pas un temps à courir les allées. Tant pis. J'ai fait l'effort de me laver et de m'habiller, il faut que je rentabilise l'eau sinon ce sera de la pure gaspille. Comme il fait beaucoup moche, je décide de visiter Sacha, Sacha qui se prend pour notre rédac chef. Il habite le bat d'en face dans un stud qu'il partage avec sa mam et sa sœur. Il aura peut-être une idée d'article. C'est rare qu'il a un truc intéressant sous le crâne, mais c'est un bavard, il aura sans doute ouï une rumeur à enquêter. Il aime pas trop me donner des articles, il dit que je scribe comme je parle. Je comprends pas sa rétif. Je parle comme toutes celles de Maisons Neuves. Plutôt mieux de fait. Lui, par contre, il susurre comme les gentes de la ville et comme la folle d'à côté. Il a dégringolé de classe et il s'y est toujours pas fait. Il en parle jamais, faut croire que ça le gêne, chou...

Sacha est venu loger parmi nous y a une dizaine d'ans. Nous, on est les néo-pauvres, néo parce qu'on est maintenant le groupe social le plus nombreux et qu'on s'organise avec les déchets que nous laisse la classe moyenne qui s'est réduite à peau de lépreux. Ça a pas toujours été aussi méchant, qu'il paraît. Je me souviens pas, j'étais pas née. Pour moi, ça a toujours été le merdier. C'est mieux comme ça, au moins j'ai nad à regretter. Je suis pas comme les anciennes qui se plaignent que les

temps sont méchants et que c'était vrai plus sympa avant. Avant, c'est ce qui nous a menées où on en est maintenant, c'était donc pas mieux...

Je traverse les nombreux potagers qui s'étendent autour des bats, les plantes sont mélangées comme dans des écosystèmes pour de meilleurs rendements. On appelle cette méthode la permaculture. Et ça marche ! Les potagers débordent de touffes de plantes d'un vert plein de vita qui fait bonheur à vise. Parfois, les plantes sont cultivées sur des buttes de terre surélevées et parfois dans des sortes de grands bassins. Je sais pas pourquoi c'est comme ça, faudrait que je demande à Ouarda. Y a des cultures jusque sur les toits où se trouvent aussi des giga-réservoirs d'eau, réservoirs d'eau qui se remplissent durant les grosses pluies d'automne et de printemps. Ça sent bon la végétation et la terre humide. En chemin, je croise moult poules occupées à picore le sol de leur bec pointu et, près de la mare, des canards qui dandinent du croupion. Je salue de peu de mots les gentes du quartier. J'ai pas envie de bavasser. Je suis d'humeur massacreuse à cause de l'autre vieille folle.

Je rentre dans l'allée de Sacha. Le hall est occupé par des dizaines de vélos et de trottinettes, nos solos moyens de locomotion à Maisons Neuves. Ça sent plus les plantes, ça pue l'acier et la graisse. Sacha habite au premier étage. D'hab, il est chez lui à cette heure. J'aurais pu lui envoyer un message avec mon e-note mais j'y ai pas pensé. Ça fait pas longtemps que j'ai la tech, j'ai pas encore acquis les réflexes.

Dans ce bat, les plantes prennent leurs aises jusque dans les escaliers. Je monte en faisant attention à pas casser de branches. Et je croise un couple qui s'embrasse à pleine langue. Ça me dégoûte mais je dis quand même bonjour, histoire de leur file la gêne. Elles me lancent une sale œillade et m'oublient dans la foulée pour reprendre leur bécote.

Je me campe devant la porte de Sacha. La sonnette fonctionne plus depuis une éternelle. Je cogne la porte en gueulant mon prénom.

– Doucement ! Je ne suis pas sourd !

La porte s'ouvre sur Sacha. Son regard de drogué me dit que ses méta-lens sont activées. C'est le seul dans le quartier à posséder ce type

de tech, beaucoup trop chère pour nous. Il est vêtu d'un short et d'une paire de tongs. Il a pas l'air trop heureux à ma visu.

– Qu'est-ce que tu veux ? qu'il me demande sans un move pour que j'entre.

– Je viens chercher du job...

Il sort de son stud et va fouiller dans les placards où se trouvent les anciens compteurs électriques pour récup deux chaises pliantes bien crades. Tout ça sans lâcher un triste mot. Il installe les chaises sur le palier et s'assoit en laissant traîner ses bras jusque par terre. Avec lui, je sais jamais sur quel pied sautiller. Il me montre l'autre chaise du regard. Je m'installe en faisant genre que tout est normal.

– T'aurais pas une chose à me donner ? que je demande.

Quelqu'une ouvre une porte et me jette un vilain œil.

– Parle moins fort, que me dit Sacha.

Je baisse le volume de ma gueule.

– J'ai deux jours à remplir, que je susurre.

– J'aurais bien un truc, mais j'ai déjà mis Vic dessus. Je crois que tu ne t'entends pas bien avec lui.

– C'est lui qui me sent pas.

– Ce n'est pas mon problème, Nati. Je l'ai envoyé enquêter sur une rumeur persistante.

Je comprends pas le mot « persistante » mais je fais comme si je le connaissais déjà quand je portais encore des couches.

Il se penche en avant.

– Plusieurs étrangers ont été vus ces derniers jours.

– C'est des visiteuses ?

Je dis ça parce que même si c'est pas courant, y a quand même des gentes de la ville qui ont de la famille à Maisons Neuves.

– Non. Ces gentes-là vont et viennent sans visiter personne. Elles ne demandent rien à personne non plus.

Je fronce les sourcils car je comprends nad à ce que me postillonne Sacha.

– On dirait qu’elles se contentent d’observer comment on vit ici, qu’il ajoute.

– C’est grave de bizarre. Peut-être que c’est fashion maintenant de vise comment on se débrouille à Maisons Neuves. Ils ont parfois des lubies ceux de la ville.

– Ça se pourrait bien. Mais il faut qu’on s’en assure. Prends contact avec Vic.

Je sors mon e-note de la poche de mon jean et je l’ouvre d’un geste hésitant. Je sais pas encore trop comment l’use. Sacha sourit. Il se moque, façon hyène.

– Ça fait longtemps que je n’ai pas vu un de ces machins !

– Vic a un vieil smartfo ? que je demande. T’as son num ?

Les yeux de Sacha redeviennent bizarres, comme s’ils regardaient à travers de moi. Il doit consulte son implant cérébral. Rien que l’idée me débecte.

– C’est quoi ton adresse ?

– Nati maisons neuves au pluriel les maisons.

Je regarde les pages semi-rigides de mon e-note. Le num de Vic s’affiche immédiatement. Je peux pas m’empêcher de m’exalter. J’ai jamais eu de tech. Mon e-note, je l’ai troqué dans une tente de recycle contre une semaine de ménage. Franche, pas cher !

– Bon, laisse-moi maintenant. J’ai une vid à regarder.

Je me lève et je m’éclipse vite fait.

– Tiens-moi au courant, que me lance Sacha avant que je me jette dans les escaliers.

Je réponds pas car c’est évident que je vais lui en reparler rapide. Je traverse le hall de l’immeuble bourré de vélos et je m’installe sur les marches de l’allée. Il fait chaud et humide et c’est pas encore l’été. Les nuages sont plus foncés que tout à l’heure. Genre gris de tonnerre. Va pas tarder à la pluie. Je dicte mon message pour Vic. Je dois recommencer plusieurs fois parce que l’IA comprend rien à ce que je lui dis. Elle a pas été entraînée à ma parole et à mon accent des bords. Le message finit

par partir juste avant que je m'énerve vraiment. Je refourre mon e-note dans ma poche. Je m'étire longuement et je me lève. En face, des gentes travaillent dans les potagers par cette chaleur. J'aime pas les ménages ou le rangement, mais je préfère ça à la trime dehors quand qu'il fait un temps pareil. Je pense à Ouarda. Et j'espère qu'il va pas pleuve.

En attendant que Vic me répond, je décide de bève un verre au bar sauvage de mon immeuble. Y aura bien quelqu'une que je connais pour baver un peu sur untel ou unetelle.

En chemin, je repense à ce que Sacha m'a dit. Comme ça, y a des gentes de la ville qui viennent nous vise. Ça me rappelle des racontes du passé, un passé louche à grosses cuillerées. Il paraît qu'avant on mettait les animales dans des cages et les gentes se déplaçaient de loin pour venir les vise. Un truc de fol. Des zooos qu'on appelait ça. Je vois pas quelle joie peut y avoir à mirer des animales prisonnières. Sûr que les gentes de la ville nous voient comme des animales en cage, ou comme des sauvages. Feraient mieux de se regarder le bide de plus près, sont pas meilleures que nous. Ça non ! Chou, y a qu'à vise Sacha ! Il susurre bien mais il est pas très poli. Il me demande jamais comment je vais. Et je fais comme lui. Pas par plaisir. Franche, je me contente de l'imité et il a même jamais remarqué mon indiff. Toutes les gentes de la ville sont comme lui : pas sympas et dédaigneuses. Je me demande bien pourquoi elles viennent fourrer leur museau à Maisons Neuves.